

RENCONTRE EMOUVANTE

DANS notre France sédentaire, amatrice du coin du feu et des confort du boudoir, on goûte d'ordinaire fort peu les voyages d'exploration, parce qu'ils sont trop froidement racontés, et que nous n'avons pas un grand attrait pour les descriptions géographiques.

Ce qu'il faut au lecteur, ce sont des émotions à bon marché qui compensent la monotonie de cette vie foncièrement casanière, des relations de touristes échevelées àprement et brièvement conduites, des voyages pleins de péripéties dramatiques ou d'incidents burlesques.

Notre goût, falsifié, dépravé par le roman à sensation, recherche avec appétit les positions fausses et inouïes, les rencontres inattendues et horripilantes, les épisodes invraisemblables ou les descriptions pompeuses.

En un mot, nous voulons des sensations plutôt que de l'instruction, des thèmes à cauchemars préférablement à des descriptions pompeuses.

Mais, fort heureusement pour la sécurité des voyageurs sérieux, en particulier, et la paix du genre humain, en général, ces sortes d'incidents sont très rares, de sorte que, pendant vingt années que j'ai passées dans les déserts glacés de l'Amérique du Nord, dont seize sous le cercle arctique, au milieu de voyages incessants, entrepris et exécutés sur la terre et sur l'eau, à pied ou à cheval, à la raquette ou en traîneau à chiens, en canot d'écorce, en radeau ou en barge, en char à bœufs ou en buckboard, en chemin de fer ou en bateau à vapeur, je ne puis me glorifier d'avoir éprouvé un grand nombre d'émotions de ce genre.

Et toutefois, je suis au-dessous de la vérité en évaluant à vingt-cinq mille lieues la somme de mes voyages.

Croyez-moi, cher lecteur, les hommes prétendus sauvages sont moins méchants que nous le pensons vulgairement ; et les bêtes, par contre, sont plus bêtes qu'on ne l'imagine.

Qui voudra admettre, par exemple, que j'ai fait, un jour, la rencontre fortuite et simultanée de sept loups blancs de belle taille, et que cette troupe de monstres n'ait pas seulement osé m'attaquer, alors que je n'avais pas même un petit couteau dans ma poche, ni un revolver à ma ceinture !

Voici le fait ; mais quelques préliminaires sont nécessaires :

J'étais parti du fort Bonne-Espérance, sis au bord du fleuve Mackenzie, sous le cercle polaire arctique, pour opérer une grande tournée dans les forêts, les steppes et sur les vastes baies du grand lac des Ours, comptant revenir par le fleuve. C'était une exploration de cinquante jours à deux mois de marche, que j'entreprenais, raquettes aux pieds et conduisant mon attelage de chiens qui traînaient le véhicule de bois et de parchemins contenant mon bagage.

Nous étions au 11 novembre 1872. Depuis quatre jours nous marchions, traînant un peu la jambe aussi bien que nos chiens, à cause de la douceur exceptionnelle de la température.

Mon vieux thermomètre n'accusait, en effet, que deux centigrades au-dessous de zéro.

Mon unique compagnon, un enfant Peau-de-Lièvre de quatorze printemps, nommé *Tadiralt*

(l'abandonné), un orphelin, ouvrait la marche, conduisant, lui aussi, un traîneau semblable au mien. Toutes les deux heures nous nous reposions pendant dix minutes, et alors, celui qui avait tenu la tête de file passait derrière, à son tour, pour délasser ses chiens.

Nous venions de traverser le grand steppe de Renne Blanc et le lac du Détroit, et nous étions engagés dans une contrée où jamais encore homme blanc ni métis n'avait mis le pied, lorsque tout à coup nos chiens dressent l'oreille, lèvent le nez, humant l'air avec vivacité, puis, prenant leurs jambes à leur cou, nous échappent avec la vélocité de lévriers qui viennent de lever la bête.

— *Etié!* me cria *Tadiralt*, des rennes.

— Contiens mes chiens, lui répliquai-je.

L'enfant s'arrêta, barra le passage à mon chien conducteur et négligea pour un instant son propre attelage.

Ceci me donna le temps de pousser mon pesant traîneau derrière un sapin, de renverser mes chiens dans la neige et de les y maintenir et me couchant

chiens, mis en liberté, s'enfuirent à travers bois, nullement préoccupés du châtement qu'ils allaient s'attirer. Leur ardeur, leur zèle de Nemrod les rendaient oublieux des écrivains.

En vain *Tadiralt* poursuivit-il son attelage à travers fourrés et clairières ; la chasse avait entraîné les chiens si loins qu'ils ne l'entendaient même pas. Il s'en revint donc, m'aida à disposer sa charge sur mon traîneau ; puis nous continuâmes notre voyage nullement en peine des trois *guedets* vagabonds.

Peu après, nous ramassions sur le sentier, dans la neige, sur les branches basses des sapins, les débris de harnais qu'ils s'y avaient laissés. Ce ne fut que bien longtemps après que nous les vîmes revenir la langue pendante, humiliés, traînant le reste de leurs loques, et tenant la queue entre leurs jambes.

Ils étaient si drôles, ils avaient l'air si penaud et si contrit à la fois, que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire ; et ce rire désarma notre colère.

Nous rajustâmes tant bien que mal leurs harnais et les placâmes en flèche devant mes chiens, ce qui me donnait une file de six bêtes ; équipage, ma foi, un peu encombrant sur un sentier si tortueux.

Le lendemain avant l'aube, nous fûmes désagréablement tirés de notre sommeil par un concert horripilant de voix discordantes. A en juger par les notes qui sortaient des grands gosiers qui les produisaient, il devait y avoir une douzaine de loups à quelques pas de notre bivouac.

— Ils ont fait chasse, me dit le jeune Indien. C'est une habitude des loups de s'entre-appeler lorsqu'ils ont surpris ou forcé un gros animal. Ils conviennent leurs semblables à la curée.

— Peut-être aussi, répliquai-je, viennent-ils de nous humer du taillis voisin, et ne sentent-ils pas assez de courage pour nous attaquer, avec douze gueules seulement. Attelons les chiens de peur qu'ils ne fondent sur eux.

Nous saisis de nos courriers à queue en trompette, leur passer le collier au coup et les attacher au pied d'un arbre, fut l'affaire d'un instant. Puis nous fîmes tout le vacarme possible, agitâmes leurs grelots, et enfin rallumâmes le feu.

Messieurs les loups détaillèrent, et nous continuâmes également notre route, après avoir pris une légère réfection.

Nous traversâmes la chaîne *Ti della*, les lacs aux Brochets et aux truites et parvînmes, à

travers des steppes attristants, au sommet de côtes élevées, du haut desquelles nous découvriâmes le vaste lac des Bois-de-Grève, auquel j'imposai le nom du savant secrétaire de la Société de géographie, M. Ch. Maunoir.

Depuis le steppe du Renne-Blanc j'ai dit que nous étions, moi du moins, dans une *terra incognita*. J'aurais été tenté de croire que je venais d'en faire la découverte si je n'avais su que depuis longtemps ce pays était parcouru par des hommes d'une couleur autre que la mienne, à la vérité, mais de même nature que moi.

Combien de fois cela ne m'était-il pas déjà arrivé, dans mes longues pérégrinations ?

Mais quelle absurdité, pour un Européen ou un homme blanc quelconque, de s'attribuer vaniteusement la découverte d'une terre, d'un fleuve, d'un lac, que nombre de ses semblables ont habités, parcourus ou possédés avant lui, par cela seul que



Les loups s'abattirent autour de nous.—Page 358, col. 1.

sur le chef de file que je saisis par le collier.

Mes trois bêtes poussaient des cris de désespoir, elles se démenaient avec ardeur, elles s'élançaient comme si elles eussent voulu rompre leurs harnais, pour courir après les rennes que les arbres dérobaient à notre vue, mais dont ils ne pouvaient dissimuler l'odeur au nez de mes chiens ahuris.

Pendant ce temps le jeune sauvage courait après les siens qu'il appelait vainement. L'équipage jouait des jambes sur l'étroit sentier de 20 à 25 centimètres creusé dans la neige congelée, qui serpentait sous les noirs sapins.

Le traîneau, tout à l'heure tiré avec tant de laueur et de plaintes étouffées, rebondissait maintenant comme une balle, sur la surface foulée et durcie du chemin, semant ça et là son contenu.

A un brusque détour du sentier, il rencontra un arbre, s'y heurta violemment et s'y écrasa. Les traits se rompirent par l'effet de la secousse, et les